



HAL
open science

Le Vieillard Temps : rois méhaigniés, Manekines et rédempteurs

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Le Vieillard Temps : rois méhaigniés, Manekines et rédempteurs. Hubert Heckmann; Nicolas Lenoir. Mimétisme, violence sacrée. Approche anthropologique de la littérature narrative médiévale, Paradigme, pp.149-165, 2012, Medievalia, 9782868782953. hal-03741689

HAL Id: hal-03741689

<https://hal.science/hal-03741689>

Submitted on 1 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« **Le Vieillard Temps : rois méhaigniés, Manekines et rédempteurs** », *Mimétisme, violence sacrée. Approche anthropologique de la littérature narrative médiévale*, études réunies par H. Heckmann et N. Lenoir, Orléans, Paradigme, 2012, p. 149-165.

*Sans signeur avoient esté
Et maint yver et main esté ;
Si eut entr'aus grans maltalens¹.*

Examiner des monuments littéraires à travers une théorie en l'occurrence philosophique et anthropologique - la pensée de René Girard - est une idée aussi séduisante que dangereuse. Séduisante parce qu'elle permet de mettre à jour des dynamiques secrètes aussi bien en termes de cohérences narratives que de *senefiances*. Dangereuse parce qu'on risque de chercher à illustrer, voire à valider davantage la théorie proposée comme clef de lecture plutôt que de s'en servir pour élucider l'œuvre littéraire. Ainsi, notre démarche sera prudente, nos références aux concepts-clef de la philosophie girardienne de simples mises en rapport comparatives pouvant possiblement approfondir les enjeux littéraires relatifs à ce qui constitue le cœur de nos recherches personnelles et que nous appelons « la Relève du Temps », son renouvellement par quelque remplacement ou régénérescence.

Bien des trames souterraines de nos œuvres médiévales pourraient raconter le scénario suivant : au commencement était le Vieillard Temps, devenu glacial à force de durer et de marcher ; au commencement était l'usure, la vieillesse, la souillure aussi, exigeant de l'homme et de toute la société une purification devenue absolument nécessaire, qui volontiers passe par l'acquiescement d'un tribut : un sacrifice qui est une manière de mort volontiers, un ensevelissement à partir duquel un nouveau germe pourra croître, à partir duquel un nouveau cycle se mettra en place, printemps, été, automne et hiver, qui redonnera au vieillard Temps un visage de jouvenceau à nouveau capable de s'insérer dans la communauté en vue de l'animer. Ce problème de la Relève du Temps, il nous semble qu'il structure les galeries souterraines de l'édifice littéraire et sémantique médiéval, en particulier à travers des figures royales à remplacer ou à guérir. La logique du « si le grain ne meurt » qui associe sacrifice et rédemption se trouve en être le cœur. Les notions philosophiques à portée d'abord sociale définies par René Girard semblent pouvoir être confrontées à ces trames littéraires qui se situent résolument dans le domaine du sacré, peuvent peut-être proposer de nouveaux vecteurs de rapprochement entre littérature et mythe.

¹ « Ils avaient été sans seigneur pendant de longs hivers, de longs étés. De nombreux conflits les divisaient ». Philippe de Rémi, *Le Roman de la Manekine*, éd. B.N. Sargent-Baur, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999, v. 8147-8149.

I. La vieillesse du temps

Depuis Bède au moins (*De ratione temporum*) on estime que le monde a été créé à l'équinoxe de printemps. La fête de l'Annonciation du 25 mars pouvait alors servir de date de début d'année. On lit dans les *Canterbury Tales* (*Conte de l'Aumônier*) : « Lorsque le mois où fut créé le monde, Ce mois de mars où Dieu façonna l'homme, Fut achevé et même dépassé (...) ² ». Le Temps commence donc au printemps. Mais après la maturité opulente de l'été qui produit tous les fruits de la terre, voici que le Temps est épuisé, voici qu'il se met à vieillir. Les couleurs s'affadissent, la chaleur disparaît, les feuilles finissent par tomber et pourrissent, se mêlant à la terre, s'y enfonçant, devenant terreau. Les oiseaux s'en vont, les bêtes tombent dans un sommeil de mort, et le silence se fait. La littérature médiévale traduit ce scénario en particulier à travers deux figures royales et la thématique de la *terre gaste*.

1. Le Roi Méhaignié et la Manekine

*Li rois est vielz et touz defrait*³. Le Roi Méhaignié peut représenter l'exemple le plus parlant de cette problématique. Image du temps qui se meurt, le vieux roi est malade. Stérile désormais, il ne peut plus s'adonner à son occupation favorite, la chasse, et devient pêcheur. Immobile dans sa barque, il ne traque plus le gibier mais doit attendre passivement qu'un poisson morde ; la pêche constitue désormais le substitut et seul remède à *la terre gaste*⁴. Le coup félon responsable de l'infirmité du roi, de sa mutilation, de sa stérilité (sa blessure *parmi les cuisses*), c'est naturellement une flèche, mais c'est aussi et surtout l'usure du temps. Or, il faut que le roi guérisse, car il a une dimension cosmique. De lui dépend non seulement la bonne marche de la société, mais du calendrier et des saisons. « L'assimilation est si totale que, dans les civilisations archaïques au moins, on pense que ce qui affecte le roi affecte aussi le peuple. (...) Si le roi est malade ou affaibli par l'âge, tout le monde en pâtit. Les Bantous disent que, s'il se retourne dans son sommeil, le pays tout entier est sens dessus dessous ; s'il

² G. Chaucer, *The Canterbury Tales*, edited by V.A. Kolve and G. Olson, New York, London, W.W. Norton & Company, 1989. Trad. A. Crépin, *Les Contes de Canterbury*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000, p. 526-527.

³ *Le Roman d'Eneas*, éd. A. Petit, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1997, v. 3562.

⁴ Il peut y exister des ambiguïtés quant à l'identité de ce roi : est-ce que le Roi Pêcheur est le même que le Roi Méhaignié ? Le Roi Méhaignié ne serait-il pas plutôt le père du Roi Pêcheur ? – Pour notre part, c'est la première solution que nous adoptons en nous appuyant en particulier sur la version de Chrétien, qui assimile notamment par le truchement de la cousine de Perceval le Roi Pêcheur au Roi Méhaignié (Voir éd. Roach, successivement les vers 3007, 3028, 3108, 3495, 3504-3513), alors que l'ermite informe Perceval que le roi qui ne se nourrit plus que d'une hostie est le père du Roi Pêcheur (v. 6417-6419).

ploie les genoux, le pays se rétrécit ; s'il meurt, toutes les activités vitales s'arrêtent⁵. » Nous lisons ainsi dans l'Ancien Testament à propos du Bon Roi :

(Le roi) sera comme une pluie qui tombe sur un terrain fauché,
Comme des ondées qui arrosent la campagne (...). Les blés abonderont dans le pays, au
sommet des montagnes,
Et leurs épis s'agiteront comme les arbres du Liban ;
Les hommes fleuriront dans les villes comme l'herbe de la terre (Psaume LXXII, 6-16).

La roue du temps, pour tourner correctement, a besoin d'un roi sain et vigoureux.

Une figure féminine fait pendant, dans notre littérature médiévale, au Roi Méhaignié et explicite l'élément sacrificiel resté plus sous-jacent dans la trame du Roi Pêcheur : c'est la Manekine (nom de l'héroïne emblématique du roman éponyme de Philippe de Rémi⁶), la reine mutilée, proprement une victime sacrificielle qui pour contre-carrer un désir qu'on pourrait qualifier de « dramatiquement mimétique », coupable de son père – épouser une femme qui est parfaitement identique à sa première épouse défunte, à savoir sa propre fille - joue dans son corps même le dramatique scénario du sacrifice en vue d'une rédemption, d'une maternité, condition *sine qua non* d'une investiture royale et d'une pérennisation du temps à travers une descendance réclamée du reste par le peuple tout entier : on remarque que les différentes strates de logiques respectivement sociales, anthropologiques et mythiques se juxtaposent et fusionnent dans ce seul scénario. Voilà comment on pourrait résumer l'histoire transmise par Philippe de Rémi (et les nombreuses variantes du conte de la fille aux mains coupées) : il était une fois un royaume qui avait perdu sa reine. Restaient seuls un vieux roi et sa fille. Les vassaux, inquiets de l'absence d'héritier mâle, poussèrent le roi à épouser sa propre fille pour pallier à ce manque. Projet endogamique donc traduit ici en inceste : c'est la « faute » ou « chute » initiale constituant la rationalisation du sens mythique sous-jacent, celui de la vieillesse du temps, de la vieillesse de la royauté qui comporte une menace de stérilité, de disette, de mort. Alors, la fille du roi se coupe la main, en surface – c'est l'explication que donne le texte – pour échapper au tabou de l'inceste, et pour se rendre impropre à la fonction royale qui stipule que tout roi doit posséder un corps intègre⁷. Puis elle s'enfuit, laissant le royaume sans héritier et sans espoir de descendance. Le vieux roi reste seul. La stérilité menace le royaume tout entier. Les choses ne s'arrangeront qu'à l'issue d'un périple de

⁵ J.-P.Roux, *Le roi. Mythes et symboles*, Paris, Fayard, 1995, p. 56.

⁶ Philippe de Rémi, *Le Roman de la Manekine*, éd. B.N. Sargent-Baur, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999.

⁷ Cette dimension implicite chez Philippe de Rémi est soulignée dans la version en prose du roman : *Vous savez que le roy ne puelit avoir femme s'elle n'a tous ses membres, seloncq vostre proppre ordonnance. Le Roman en prose de la Manekine*, éd. H. Suchier d'après le manuscrit de Turin L IV. 5, in *Œuvres Poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, t. 1, p. 265-366, Paris, S.A.T.F., 1884, p. 290.

souffrances où la jalousie joue un rôle moteur ; la faute enfin expiée, on assiste à la résolution des conflits (de la « violence »), à la ressoudure merveilleuse de la main miraculeusement conservée dans le ventre d'un poisson, et enfin à l'annonce d'une nombreuse progéniture à venir.

2. La terre gaste

« Fertilité et fécondité, régularité des phénomènes naturels ne demandent pas toujours des rites particuliers : l'existence du roi juste les assure. Mais le roi peut faillir et, pour cette raison ou pour une autre, l'ordre peut être perturbé⁸ ». Le péché du roi amène la *terre gaste* ; motif universel qu'on trouve par exemple dans l'Ancien Testament : « Du temps de David, il y eut une famine qui dura trois ans. David chercha la face de l'Éternel ; et l'Éternel dit : c'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire » (2 Samuel 21, 1-2). La *terre gaste*, c'est une catastrophe universelle, comme l'exprime en un condensé dramatique la mère de Perceval : cette veuve dame, qualité qui dédouble donc cette référence à la stérilité, raconte que depuis la mort du bon roi Uterpandragon, tout va de mal en pis, les bons sont exilés et les méchants font régner l'injustice ; son propre mari, tout comme le Roi Mehaignié lui-même, fut *parmi la jambe navrez*, et tomba à la suite de cette blessure dans une grande pauvreté⁹. L'annonce de la mort simultanée de ses deux fils aînés l'a emporté à son tour, laissant désespérée et seule sa femme avec un tout petit enfant au milieu du désert qu'est la *gaste forest soutaine*, et qui est sans doute, simultanément, l'expression d'une tragédie plus universelle dont son malheur ne serait qu'une répercussion. Il faudra un geste, un don, un sacrifice pour remédier à cette catastrophe cosmique.

Or, dans l'imagerie biblique il y a un lien symbolique fort entre la *terra arida* et la *manus arida*. Dans cette main desséchée l'on peut lire une variante de la main coupée, en particulier dans notre dialectique « faute vs punition¹⁰ ». Dans la *Légende dorée* ce motif de la main ou du bras ayant effectué un geste coupable qui dessèche est fréquent¹¹. Il est beaucoup de figures, souvent variantes de la Manekine, dont l'amputation amène justement le règne de la *terre gaste*. Prenons l'exemple de Brigitte, qui à bien des égards est aussi une figure de la fertilité : Brigitte est aussi une fille aux bras (ou selon les versions aux mains) coupés ; il ne s'agit pas ici d'une auto-mutilation mais du crime d'un mari jaloux, à tort bien

⁸ J.-P. Roux, *Le roi*, op. cit., p. 62.

⁹ Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le Roman de Perceval*, éd. W. Roach, Genève, Droz, 1959, v. 427-449.

¹⁰ Marc, 3, 1 ; Matt, 12, 9 ; Luc, 6, 6.

¹¹ « Malheur à moi ! Car j'ai perdu ma main », s'écrie le préfet. J. de Voragine, *La Légende dorée*, éd. A. Boureau (dir.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2004, p. 304 et p. 424.

sûr, qui après avoir commis son forfait expose son épouse avec ses jumeaux dans la forêt. Et comme dans le cas de la Manekine, un miracle rétablit l'innocente dans son intégrité à la fois morale et physique : un oiseau lui donne le conseil de tremper ses moignons dans telle fontaine, et les mains lui repoussent. Cet instant coïncide avec un autre miracle, celui de la renaissance de la végétation : la terre devenue *gaste* depuis la mutilation et l'exil de Brigitte – *i.e.* son tribut payé - retrouve tout d'un coup sa verdure et sa sève. On représente d'ailleurs volontiers sainte Brigitte à côté d'une vache laitière. Essayons donc dans une seconde partie de sonder de plus près le mécanisme qui préside à ce miracle de la renaissance du monde.

II. Le sacrifice rédempteur

Ces contes posent, à ce stade, tous la même question : comment faire revenir la fertilité ? La réponse du mythe est crue : il faut un mort, ou du moins le sacrifice d'un membre (de corps humain), qui devient donc une espèce de mort en miniature, une mort par métonymie. Les anciens Germains y répondaient à travers leurs « bourbiers sacrificiels » (*blótkeldur*) dans lesquels on précipitait, à l'occasion de fêtes rituelles, des hommes que le marécage engloutissait rapidement¹², et que l'archéologie moderne met parfois à jour dans les tourbières de Scandinavie et d'Allemagne du Nord¹³, Michel Tournier s'en souviendra dans son *Roi des Aulnes*. Or, dans cette civilisation, l'une des fêtes les plus importantes est Jól, fête du solstice d'hiver qui est à la fois fête des morts et fête de la fécondité. Autrement dit, il faut que la graine de la plante tombe en terre et qu'elle y pourrisse pour que puisse naître une nouvelle fleur, que dis-je, un multiple de la première fleur, autant de reflets exacts de l'ancienne. Il faut un sacrifice, un pendu, une main coupée pour la rédemption du Temps, pour rajeunir notre Vieillard, pour refaire son portrait conforme à celle de l'humanité vigoureuse qui seule peut assurer le bon fonctionnement de la société.

Justement, la main possède une forte valeur sacrificielle ; dans bien des mythes elle sert de tribut. La Manekine se coupe la main, en surface pour échapper au tabou de l'inceste, on l'a vu. Mais en réalité, c'est cet acte sacrificiel même qui est à l'origine de la restauration de la royauté et de la fertilité, selon une logique longuement étudiée par Georges Dumézil et que Régis Boyer traduit par la formule suivante : la mutilation « crée l'office dont elle supprime l'organe¹⁴ ». Le sacrifice en appelle à la genèse, l'amputation à la régénération, en l'occurrence du royaume, de la maternité et de la fertilité. L'amputation sacrificielle de la

¹² C. Lecouteux, *Dictionnaire de mythologie germanique*, Imago, 2005, art. « Bourbier sacrificiel ».

¹³ Michel Tournier dans son *Roi des Aulnes* s'en souviendra.

¹⁴ R. Boyer, « La dextre de Týr », in F. Jouan, A. Motte, *Mythe et Politique*, Paris, 1990, p. 36.

reine désormais *mehaignée* nous représente ce tribut qui conditionne le renouvellement du temps. Voyons donc deux « traductions » plus générales de cette logique.

1. Les bûchers de Carnaval

Actualisation particulièrement dramatique de la logique du « Bouc émissaire », c'est en brûlant le passé, la vieillesse et la maladie, c'est grâce aux bûchers du Carnaval que le printemps peut renaître, ce que soulignent par exemple des légendes circulant au sujet de sainte Brigitte, faisant notamment état de son pouvoir de résurrection¹⁵. Il n'est pas du tout fortuit que l'héroïne de Philippe de Rémi, la Manekine et son fils, devaient être immolés sur le bûcher de Carnaval, le dimanche des Brandons plus précisément, tout comme ces mannequins que la coutume sacrifie rituellement à l'époque de Mardi-Gras, signifiant la mort de l'ancien temps et la renaissance de toute vie. L'investigation historique et anthropologique révèle que les mains coupées ou sacrifiées tout comme les mannequins immolés renvoient à des pratiques de sacrifices humains dans une logique de re-fertilisation de l'univers. César dans la *Guerre des Gaules* (XVI, 14) évoque par exemple une coutume allant dans ce sens (à ceci près que les mannequins sont remplis et animés avec des hommes *vrais*), ce qui pourrait indiquer une origine celtique du rite : « Certains peuplades ont des mannequins (*simulacra*) immenses confectionnés avec de l'osier tressé et qu'on remplit d'hommes vivants ; on y met le feu et les hommes sont brûlés. » Ainsi donc, ce n'est certainement pas un hasard que le martyre d'un très grand nombre de saints consiste en une mutilation, en une amputation ou une immolation par le feu. Sa valeur rédemptrice dans la dialectique mort-résurrection est manifeste. Pour naître ou renaître, il faut payer quelque chose. Le fragment sacrifié est la condition même d'une renaissance. Dans ce contexte, « le Carnaval constitue, de fait, un moment de balancier, où le temps hésite entre plusieurs directions aux frontières de la vieille et la nouvelle année, de l'hiver et du printemps, du monde des vivants et des morts¹⁶. » C'est le sacrifice en l'occurrence du bûcher qui finit par faire pencher la balance. Un autre exemple peut illustrer cette logique paradoxale.

2. La fertilité du pendu

¹⁵ Ph. Walter, *Mythologie chrétienne*, op. cit., p. 91.

¹⁶ D. Pauvert, *Jérôme Bosch et Peter Bruegel l'Ancien, peintres de la Religion carnavalesque*. Thèse de Doctorat (sous la direction du Professeur B. Lafargue), Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, novembre 2008, p. 80.

Le grain nourrit la Terre-Mère (ou le cadavre le marécage) qui en échange sera à nouveau prodigue de ses biens¹⁷. Or, une ancienne croyance veut que le sperme du pendu tombant en terre fertilise celle-ci et donne naissance à la mandragore (ou *mandegloire* en ancien-français : tour de passe-passe philologique qui permet d'associer la magique main coupée du pendu, main-de- gloire donc¹⁸, au produit qu'il engendre par sa mort¹⁹). L'« anatomie » de la mandragore l'a fait participer très tôt aux mythes des origines, tout particulièrement ceux qui concernent l'émergence de l'homme. Selon un mythe kabbalistique, c'est Adam lui-même qui aurait donné naissance à la première mandragore : pour le punir, après l'avoir chassé du Paradis, Dieu ne permit pas qu'il s'unît à Eve.

S'étant endormi et ayant le visage [d'Eve] fortement imprimé dans son imagination, il crut l'embrasser. Cette image amoureuse causa en lui le même effet que la véritable possession aurait pu produire de sorte que la semence féconde de ce premier père des hommes étant tombée en terre, il s'en forma une plante qui prit la figure humaine²⁰.

Écoutons Isidore de Séville qui développe :

La Mandragore est ainsi nommée parce qu'elle a des pommes à l'odeur suave, de la grosseur des pommes matianes ; c'est pourquoi les Latins l'appellent aussi 'pomme de terre'. Les poètes la nomment *antropomorfos*, parce que sa racine rappelle la forme humaine. On donne son écorce à boire dans du vin à ceux qui doivent subir une opération chirurgicale, afin de les endormir pour qu'ils ne sentent pas la douleur. Il en existe deux espèces : la femelle, dont les feuilles ressemblent à celles de la laitue et qui donne des 'pommes' semblables à des prunes, et la mâle, dont les feuilles ressemblent à celles de la bette²¹.

D'ailleurs, dans un registre analogue, de nombreuses plantes, et en particulier des arbres sont réputés avoir des vertus anthropogéniques²². Pensons au chou dans lequel naissent les garçons de France (ou le persil dans lequel viennent au monde les petits Anglais !). Claude Lecouteux émet l'hypothèse que le *Geldmännleinchen* de la mythologie germanique pourrait être un

¹⁷ Cf. J.-P. Roux, *Le sang. Mythes, symboles et réalités*, Paris, Fayard, 1988, p. 236.

¹⁸ *Motif-Index : Hand of glory* D 1162.2.1. et *Corpse's hand used as charm by robber* K437.2. La main de gloire est une main retranchée à un pendu, puis rendue « magique » à travers des procédés prescrits, dit-on, par le Grand Albert lui-même. Cette main est notamment réputée ouvrir les portes fermées et apporter à son propriétaire la fortune. Si la première attestation de cette croyance remonte sans doute à Burchard de Worms (*Decretum*, PL 140, col. 558-1066, lib. 10.), le motif a connu une grande prospérité littéraire notamment au XIX^e siècle : voir p. ex. *La Main enchantée* de Gérard de Nerval ou *La Main d'écorché* de Guy de Maupassant.

¹⁹ Nous avons développé ces fascinantes problématique dans notre dernier ouvrage, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique*, Paris, Champion, « Essais sur le Moyen Âge », à paraître début 2010.

²⁰ Barthélémy d'Herblot, *Bibliothèque orientale*, 1777, cité par A. Bouloumié, article « Mandragore », dir. P. Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988.

²¹ *Mandragora dicta quod habeat mala suaueolentia in magnitudinem mali matiani, unde et eam Latini malum terrae uocant. Hanc poetae antropomorfon appellant, quod habeat radicem formam hominis simulantem...* *Etymologiarum lib. XVII*, 9, 30. Ed. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

avatar de la mandragore : des réseaux mythémiques comparables sont à l'œuvre dans le contexte où ils apparaissent²³ ; le thème de la prospérité n'est naturellement qu'une variante de celui de la fertilité. En effet, c'est peut-être en particulier à cause de ses vertus aphrodisiaques que les Grecs ont fait de la mandragore un symbole de fécondité, idée que l'on retrouve dans l'épisode vétéro-testamentaire de Rachel (Gen., 30) : sa sœur Léa, qui est également l'épouse de Jacob, lui donne à manger une mandragore, ce qui met fin à sa stérilité : Joseph est conçu. *Le Mesnagier de Paris*, en présentant une compilation de toutes les vertus supposées de la mandragore, évoque lui aussi son aptitude à faire concevoir les femmes stériles si elles ne sont pas trop vieilles²⁴. Dans le même domaine, la mandragore était censée faciliter aux femmes l'accouchement.

La croyance en « la divine maternité de la terre²⁵ » est très ancienne et bien des mythes agraires la consolident ; cette terre maternelle, *genetrix*, a pour corollaire l'engloutissement, c'est-à-dire l'ensevelissement du corps mort, selon l'adage biblique que l'homme fait de terre doit retourner à la terre, résumant le cycle de la vie et du temps. « La terre devient berceau magique et bienfaisant²⁶ » et renvoie donc à la fois au ventre maternel en gestation, mais aussi à la chrysalide. G. Durand attire d'ailleurs l'attention sur le fait que *cimetière (koimêtêrion)* veut dire « chambre nuptiale²⁷ ». Voyons donc pour finir comment opère cette métamorphose.

III. Passeurs ou le rameau d'or.

Pour remettre en route la roue du temps, il faut descendre aux enfers, il faut visiter Proserpine et Pluton, mais attention : il ne faut surtout pas oublier le rameau d'or, de peur de ne pas pouvoir remonter. Il faut un tribut, un sacrifice pour pénétrer dans l'Autre Monde : rappelons le beau conte des *Sept corbeaux (Die sieben Raben)*, variante des contes des enfants cygnes) des Frères Grimm²⁸. Pour pénétrer dans le *Glasberg* (littéralement la « montagne de

²² Voir P. Saintyves, *Les Vierges Mères et les Naissances Miraculeuses*, Paris, E. Nourry, 1908, p. 56 et sq.

²³ C. Lecouteux, *Dictionnaire de mythologie germanique*, p. 99-100.

²⁴ *De ces mandagores mect l'Istoire sur Bible moult d'opinions : les aucuns dient que ce sont arbres qui portent fruit souef flairant, autel que pomme ; les autres dient que ce sont racines en terre en maniere d'erbe portans feuilles vers, et ont ces rachines figure et façon d'ommes et de femmes, de tous membres et de chevellure. Catholicon dist, ce m'est advis, que bien peuvent estre herbes et rachines, et que le fruit vault a femmes brehaignes pour aidier a concepvoir, mais que les femmes ne soient pas trop anciennes. Le Mesnagier de Paris*, éd. G. E. Brereton et J.M. Ferrier, trad. et notes K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1994, I, v, 21.

²⁵ G. Durand, *op. cit.*, p. 162.

²⁶ *Ibid.*, p. 270.

²⁷ *Ibid.*, p. 271.

²⁸ Frères Grimm, *Kinder- und Hausmärchen*, hrsg. von H. Rölleke, Stuttgart, Reclam, 1980, d'après l'édition de 1857, première édition 1812/15, p. 154 et sq.

verre ») dans lequel sont enfermés ses frères, la petite sœur se coupe non pas la main mais le petit doigt et s'en sert comme clef ; une étoile lui avait donné auparavant un petit os qui aurait dû remplir cet office, mais elle l'avait perdu. Une fois dans le Glasberg, elle retrouve les sept corbeaux ses frères qui grâce à sa présence sont délivrés et peuvent quitter leur prison. Mais tout le monde ne possède pas la baguette magique pour revenir de chez les morts, pour pouvoir naviguer entre les deux univers²⁹, en l'occurrence pour fertiliser à nouveau notre terre et faire remonter la sève du plus profond de ses entrailles, de là justement où séjournent les morts et les forces telluriques qu'ils semblent régir. Seuls les passeurs ont ce pouvoir-là. Le passeur est un être ambigu. Il possède volontiers un air sauvage, comme le vilain roux chez Chrétien auquel Calogrenant demande s'il est une bonne *chose* ou non : il y a un doute fondamental concernant sa nature, son identité. Parfois il semble venir d'ailleurs, comme Merlin, ou encore le redoutable Hellequin, et d'autres géants ravisseurs qui peuplent la forêt de nos romans médiévaux. Il se peut aussi qu'il prenne l'aspect d'un nain, tirant une charrette de malheur, ou encore qu'une étrange tare physique dévoile à qui sait voir sa double nature.

1. Boiteux et borgnes

Le boiteux, possédant pour ainsi dire une jambe dans notre monde et l'autre aux enfers, en est une belle illustration. Il paye par son infirmité un savoir secret, un savoir sacré. Le Roi Méhaignié, rappelons-le, en est l'avatar le plus remarquable. Le boiteux est volontiers nain et forgeron, il réside volontiers dans les entrailles de la terre dont il sait exploiter les richesses enfouies. Héphaïstos peut être considéré comme l'archétype des forgerons dont la boiterie est l'indice de leur « identité originelle³⁰ ». Il appartient certainement à la strate la plus ancienne du panthéon grec : il reçoit le surnom de *Callopodion* (qui a les pieds tordus, cagneux) ou *Amphigyis* (qui boite des deux pieds). Les raisons invoquées pour expliquer sa boiterie sont multiples : chute du ciel, blessure infligée par père ou mère, ... En tout cas, la boiterie du forgeron ne révèle pas seulement son origine, sa nature sacrée. Sa boiterie trahit son lien fondamental avec le moteur du temps dans lequel réside toute vie, et par conséquent son savoir d'initié concernant les forces animant les entrailles de la terre, régissant la destinée du monde et de l'homme. Or, Hellequin, le passeur par excellence, est apparenté aux forgerons mythiques à travers plusieurs de ses attributs définitoires³¹. Déjà chez Orderic Vital

²⁹ Nous développons cette problématique dans notre article « Les véhicules de la survie miraculeuse », in K. Ueltschi, M. White-Le Goff (dir.), *Les entre-mondes. Les vivants et les morts*, Paris Klincksieck, 2009, p. 200 et sq.

³⁰ « Zum Urbild des Schmiedes gehört offenbar das Hinken. » S. Sas, *Der Hinkende als Symbol*, Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1964, p. 33. Nous préparons un ouvrage portant sur cette problématique.

³¹ K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, « Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age », 2008.

(entre 1127 et 1135³²), le cortège des morts en assimile plusieurs à des forgerons à travers les allusions aux éperons incandescents que les revenants doivent porter en guise de pénitence, et aux clous brûlants qui constituent la torture de femmes infidèles. Le christianisme en fera un diable, celui-là même qui alimente la géhenne de manière perpétuelle avec de nouveaux pécheurs. La descente aux enfers, le voyage à la frontière même des deux mondes conditionne le matin de Pâques chaque année à nouveau selon la logique cyclique du temps et de la nature et qui complète donc la vision eschatologique du devenir progressant vers une fin ultime, logique de la répétition éternelle qui permet de doter le Temps d'ici-bas d'une sorte de pérennité immobile sinon d'éternité. Ce qui nous amène au constat fondamental qui sous-tend toute notre problématique.

2. La nécessaire éternité de la royauté

La ressoudure du moignon de la Manekine à son bras effectuée par le Pape à Pâques précisément n'est pas seulement le rétablissement de l'intégrité de notre héroïne ; c'est également un sacre et une réinvestiture puisque le couple royal se retrouve réunifié enfin avec son fils héritier. On peut rapprocher ce dénouement de l'histoire d'une version irlandaise de la légende du roi Marc aux oreilles de cheval que Bérout nous a transmise³³, en l'occurrence l'histoire plus développée du roi Echoid, qui possède lui aussi des oreilles équines. Dans cette légende, le rasage – euphémisme de l'amputation – joue un rôle central dans un rituel qui justement rappelle cette même réinvestiture royale qui redevient nécessaire de manière cyclique, tout comme une barbe et une chevelure doivent régulièrement être rasées et tondues. Le roi Echoid possède un barbier attitré en la personne d'un jeune homme de confiance, avec lequel il se retire dans une région déserte chaque fois que son chef doit être tondu, naturellement dans le but de cacher au monde son secret. Un échange de questions-réponses a alors rituellement lieu entre le roi et son barbier (dont la fonction pourrait posséder une symbolique mortelle) : « Ma tête est-elle belle et majestueuse après avoir été rasée de frais ? » demande le roi. « Elle est vraiment bien », répond le jeune homme³⁴. Il s'agit donc d'une réinvestiture royale rituelle liée à une mort /résurrection (la tête a été rasée, coupée, puis « remise en place ») dont l'échange entre le roi et le barbier pourrait rendre compte. La

³² Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, VIII, 17, éd. M. Chibnall, Oxford, 1973.

³³ *Li nains fu cort, la teste ot grose, / Delivrement ont fait la fosse, / Jusq'as espaulles l'i ont mis. / « Or escoutez, seignor marchis ! / Espine, a vos, non a vasal. / Marc a orelles de cheval. » / Bien ont oi le nain parler* (v. 1329-1335). Bérout, *Le Roman de Tristan, Poème du XII^e siècle*, éd. E. Muret, Paris, Champion, 1982.

³⁴ G. Milin, *Le Roi Marc aux oreilles de cheval*, Genève, Droz, 1991, p. 49.

réponse du barbier affirme que le roi est bien vivant et qu'il pourra donc réintégrer la société dont il s'était écarté le temps du « rite », et qu'il peut reprendre ses fonctions.

Ainsi donc prend sens le scénario de la mutilation et de la *Terre gaste*, derrière lequel il est vrai l'on peut pressentir le spectre « réel » de la disette, mais surtout, dans lequel la responsabilité royale est toujours engagée et signifiée dans la littérature à travers une blessure emblématique – la paralysie ou la main coupée par exemple - qui punit le crime fondamental du roi : celui de vieillir, celui de ne pas être plus fort que le temps.

Chaque année, la nature mourait et ressuscitait : ainsi devait faire le roi. Toute chose, en quelques lustres, s'usait. Le souverain perdait ses forces et il fallait les lui redonner. Maintes civilisations ont connu ces cycles qui, sous un même règne, amenaient son trépas et sa résurrection symboliques³⁵.

L'imaginaire mythique traduit en trame narrative littéraire contribue donc à éclairer la nature profonde de la royauté, qui est sacrée car cosmique, et pérenne : le roi ne peut pas mourir, il peut juste vieillir ; mais quelque chose, inéluctablement, viendra le régénérer, viendra le rappeler sur le trône. Au scénario de la Manekine fait pendant l'histoire de la survie miraculeuse du roi Arthur (ou de Charlemagne³⁶, ou de Friedrich Rotbart³⁷, ou de Charles Quint³⁸ etc.) et la promesse de leur retour, quand les temps seront accomplis.

Ensi se fist Artus porter en Avalon et dist a ses gens que il l'atendissent et que il revenroit. Et li Breton revinrent a Carduel, et l'atendirent plus de quarante ans ains qu'il fesissent roi, car il cuidoient tos dis que il revenist. Mais tant saciés vos que li auquant l'ont puis veü es forés cacier, et ont oï ses chiens avuec lui ; et li auquant i ont eü esperance lonc tans que il revenist³⁹.

En attendant, le roi Arthur est devenu chasseur sauvage, que d'aucuns confondent avec Hellequin ; selon d'autres il réside dans l'Etna où il est soigné par sa sœur Morgane⁴⁰ alors

³⁵ J.-P.Roux, *Le roi, op. cit.*, p. 163.

³⁶ Cf. D. Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, Champion, 1992, p. 295.

³⁷ I. Gobry, *Frédéric Barberousse. Une épopée du Moyen Age*, Paris, Tallandier, 1997, p. 246.

³⁸ *Deutsche Mythologie*, 2, p. 783 et sq. Cf. B. Kellner, *Grimms Mythen, Studien zum Mythosbegriff und seiner Anwendung in Jacob Grimms Deutscher Mythologie*, Frankfurt, Peter Lang, 1994, p. 118.

³⁹ Ed. W. Roach, University of Pennsylvania Press, 1941, p. 277 (ms E).

⁴⁰ « Il y a en Sicile le mont Etna, dont le cratère vomit des flammes sulfureuses ; il est proche de la ville de Catane, où l'on montre le trésor du très glorieux corps de sainte Agathe, vierge et martyre, la bienfaitrice de la ville qui la préserve de ces flammes ; les gens du peuple appellent cette montagne le mont Gibel. Les habitants de la région content que le grand Arthur est apparu, de nos jours, dans ce désert. Un jour en effet, un palefrenier de l'évêque de Catane laissa échapper, pendant qu'il l'étrillait, le cheval dont il avait la charge : celui-ci (...) prit sa liberté et s'enfuit. Le domestique partit à sa recherche au milieu des escarpements et des ravins, sans le trouver ; de plus en plus inquiet, il poussa sa recherche du côté des cavernes obscures de la montagne. Que dire de plus ? Un sentier fort étroit mais plat se présenta ; le garçon parvint dans une très large plaine, agréable et

que tous les ans à nouveau ses blessures se rouvrent comme si c'était là le prix à payer pour relancer la roue du temps et de la vie, à travers une humanité reconquise douloureusement chaque année à nouveau. Pas de Pâques sans Golgotha.

Conclusion

Dans le contexte hellequinien apparaît volontiers une roue : roue de la fortune (*Jeu de la Feuillée*) mais qui est en même temps aussi et surtout une roue du temps (*Roman de Fauvel*). La relance du temps passe par une réinvestiture royale par le truchement d'un sacrifice. Car la vie triomphe toujours dans cette lutte contre la mort et les ténèbres, avant même l'équinoxe du printemps : les bûchers de Carnaval s'enflamment bien avant. Le héros de Chrétien et après lui bien des héros arthuriens actualisent ce schéma de la mort-résurrection dans leur propre chair : leur trajectoire les conduit à travers une mort rituelle, toujours liée à une faute, à la révélation de leur identité et de leur mission de chevalier et d'homme, mieux, les conduit à devenir des modèles humains, possiblement à imiter dans le contexte social ou esthétique qui est le leur, des modèles en tout cas d'un idéal à désirer et à perpétuer, ne serait-ce qu'à travers le discours littéraire et poétique.

Karin Ueltschi

pleine de délices, et là, dans un palais de merveilleuse facture, il trouva Arthur allongé sur un lit d'apparat royal. (...) Il raconta (...) comment il avait été blessé jadis au cours d'une bataille livrée contre son neveu Mordred et Childéric, le duc des Saxons, et qu'il restait là depuis déjà longtemps, ses blessures se renouvelant chaque année ». Gervais de Tilbury, *Otia imperialia* (III, n°58), éd. G.W. Leibniz, in *Scriptores rerum Brunsvicensium*, I, Hanovre, 1707 ; trad. française par A. Duchesne, *Le Livre des Merveilles*, Les Belles Lettres, 1992, p. 151-152, p. 151-152.